



Louise Warren

Attachements

Observation d'une bibliothèque

L'auteure remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son soutien à la création.

L'Hexagone bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Attachements

LOUISE WARREN

Attachements

Observation d'une bibliothèque

Éditions de l'Hexagone
Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal, Québec H2L 2N5
Tél.: 514 523-1182
Télééc.: 514 282-7530
Courriel: vml@sogides.com

Maquette de la couverture: Patrice St-Amour
En couverture: Sophie Lanctôt, *Espace pour lire (fauteuil)*, 2003,
huile sur bois, 30,5 x 30,5 cm

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Warren, Louise

Attachements: observation d'une bibliothèque

ISBN 978-2-89006-828-5

1. Warren, Louise – Bibliothèque. 2. Warren, Louise –
Livres et lecture. I. Titre.

Z997.W37W37 2010

027'.1092

C2010-940176-X

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Québec, le Canada et les États-Unis:

LES MESSAGERIES ADP*

2315, rue de la Province, Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél.: 450 640-1237

Télééc.: 450 674-6237

* filiale du Groupe Sogides inc.,

filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

- Pour la Belgique et la France:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris

Tél.: 01 43 54 49 02

Télééc.: 01 43 54 39 15

Courriel: direction@librairieduquebec.fr

Site Internet: www.librairieduquebec.fr

- Pour la Suisse:

TRANSAT SA

C.P. 3625, 1211 Genève 3

Tél.: 022 342 77 40

Télééc.: 022 343 46 46

Courriel: transat@transatdiffusion.ch

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions de l'Hexagone et Louise Warren, 2010
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-89006-828-5

À ma petite maman

Car je me vois avant tout comme un
lecteur. Comme vous le savez, je me
suis risqué à écrire, mais je pense que ce
que j'ai lu est bien plus important que
ce que j'ai écrit.

BORGES, *L'art de poésie*

Quelque langue que parlent mes livres,
je leur parle en la mienne.

MONTAIGNE

Une installation en soi

Je suis souvent debout, face à ma bibliothèque, en quête d'une révélation ou d'une apparition. Comme devant un paysage, je médite en laissant mon regard parcourir les lignes horizontales des tablettes, verticales des livres. Rangées de voix, de spectateurs, balcons étagés : ma bibliothèque est un théâtre.

Étrange impression que mes livres me regardent, que je vis face à eux, que je me renouvelle chaque fois que je les lis. Lien très profond. M'étant départie de beaucoup de titres (souvent par nécessité, parfois pour m'alléger), j'ai aussi devant moi une bibliothèque fantôme, hantée par l'esprit des auteurs absents. Parfois, ma main croit aller vers eux et touche un souvenir. Des scènes de ma vie ou des passages surgissent. Cela ressemble à des rêves, je perçois une conscience éveillée, brute, aussi précieuse qu'un monde imaginaire. Cette conscience-là appartient au souffle, au vif instant. Sursaut d'énergie, vitalité que je reconnais dans la création.

Les livres se joignent et forment des blocs, des trajets. Ainsi que je l'ai appris en travaillant sur l'œuvre de nombreux artistes, la forme doit s'ajuster à son objet et montrer sa différence. Une installation en soi, lieu de toute création. Ma bibliothèque est une anthologie. Elle me continue, me rassemble. Observer demande du temps. Tout ce silence qui accompagne les jours, une forme mobile, en situation d'augmentation, de réduction, d'espacement, de déplacement.

Cette image renoue avec un de mes premiers objets, que Marraine a rapporté de France à ma naissance : un boîtier de carton bleu à l'effigie de Hans Christian Andersen, dans lequel prend place une boîte peinte. On la redresse devant les yeux. Comme sur un rideau de scène, au fond du paysage pointent les tourelles d'un château. Derrière les panneaux de ce décor, un roi en long manteau de velours rouge et d'hermine s'apprête à ouvrir deux portes de bois massives, qui révèlent une minibiблиотеque : douze contes miniatures d'Andersen illustrés. Mon enfance m'offre déjà le processus familier d'une mise en scène, d'une entrée dans le monde du livre.

Rue Saint-Urbain, à chaque étage de la maison il y avait des bibliothèques. Dans celle de mon père se trouvaient une majorité de livres anglais. Surtout des encyclopédies, des bouquins sur la philatélie et l'histoire, ainsi qu'une section d'ouvrages sur l'architecture dont j'aimais tout particulièrement observer les plans et les photos d'intérieurs. Des cuisines, des salons spacieux, des chambres, des bibliothèques, des lieux excessivement dépouillés, contemporains. Ce qui me frappait le plus de ces intérieurs ? L'absence, le vide. Pas de *traîneries*, pas d'accessoires, pas de tableaux au mur. Tout était lisse, on aurait dit du carton insonorisé. Personne assis à un bureau, personne debout à un comptoir de cuisine, pas d'enfants, pas d'animaux. Je pouvais tout imaginer dans ces décors et, comme je n'avais pas de chambre à moi, ces livres me donnaient les instruments pour m'en ouvrir une à volonté. Enfant, dormant dans le passage, avec un lit, une commode, un coffre à jouets, une étagère de livres, je n'avais pas l'impression qu'il me manquait quoi que ce soit, mais j'aimais

entrer dans les chambres de mes parents, de ma sœur, de mes frères parce que, derrière soi, il y avait une porte. Les portes des chambres, même si elles fermaient mal parce qu'elles étaient trop vieilles et que l'humidité, la chaleur les faisaient travailler, on pouvait au moins les pousser derrière soi et se glisser dans l'intimité de chacun. Les tiroirs de mouchoirs et de cravates de mon père, les écharpes et les bijoux de ma mère, les disques et les livres des aînés, la lucarne de chacune des chambres, la lumière dans les miroirs, la vie de la rue. Le passage recevait tous les bruits de la maison. Il absorbait tous ceux du bas qui montaient et tous ceux venus des chambres et de la salle de bain. On aurait dit que mon propre bruit me manquait, que, par moments, je ne savais pas si j'existais tant cette rumeur m'envahissait.

Deux étages plus bas, dans le deux-pièces de ma grand-mère, sauf quand elle écoutait *L'heure des quilles* et que, sans arrêt, les quilles tombaient, chaque bruit creusait son espace. Les cartes qu'elle brassait, qu'elle coupait, je pouvais les entendre. Le bruit de la cuillère de bois qui raclait la casserole aussi, son murmure le long du chapelet également, même l'eau qu'elle versait dans les assiettes de ses plantes, je l'entendais couler. Les légumes qu'elle coupait produisaient sur sa planche de bois un son régulier. J'écoutais ce qui venait de ses mains, de sa voix, une attention aux pelures qui tombaient des pommes, une concentration dans ses mouvements, ses déplacements. L'âge scellait doucement cette lenteur autour d'elle. Et j'aimais sa vieillesse qui m'enseignait l'attention à l'objet, déjà une écriture. Cependant, deux présences protégeaient des bruits: les châles en mohair et les murs de livres, ceux de ma grand-mère, recouverts

de papier kraft, et ceux de ma tante, des collections de couleurs et de formats répétés.

Ma grand-mère avait du temps et moi aussi. Avec elle, le temps semblait si large, si puissant, qu'il me faisait oublier la fragilité de ses pas. Je n'avais pas conscience de son âge tant la magie qu'elle versait sur moi était immense. Par ses cheveux dont elle ratait souvent la coloration et qui, au lieu de devenir blancs, devenaient bleutés, par ses bijoux chatoyants qui illuminaient son visage, ses fourrures qui rendaient doux ses yeux. J'écris dans ma tête ces souvenirs de la même manière qu'elle épluchait les pommes, longues pelures que je transformais en bracelets, en routes. Elle et ma tante achetaient en solde des albums pour enfants. Je savais qu'en bas d'autres livres m'attendaient.

À la tête de mon lit gambadaient une bergère et ses moutons. À mes cinq ans, cette image fut déplacée, on fixa au mur une tablette sur laquelle maman avait disposé les récits de la comtesse de Ségur, retrouvés au grenier. Ces livres aux couvertures rouges défraîchies, aux pages jaunies, dégageaient une odeur de renfermé. Émotion partagée entre la joie d'avoir moi aussi une bibliothèque et la déception de son contenu : des livres sans images couleur. Déception de courte durée, car maman m'avait dit que je saurais lire bientôt et qu'en attendant, elle me les lirait. Ces moments de lecture figurent parmi les plus beaux souvenirs vécus avec ma mère. *Le lièvre de mars* s'en souvient. Puis, sur cette tablette, d'autres livres se sont succédé. En piles, le monde des *Sylvie*.

Quand ma sœur a quitté la maison, j'ai hérité de sa chambre et mon père a installé une série de planches sous les combles. Aux livres jeunesse que

ma sœur avait laissés s'ajoutaient les miens. Dans cet espace minuscule, je reconstruisais sans cesse le monde de mes étagères. J'aimais aussi glaner dans la bibliothèque vitrée du salon. Là s'alignaient les livres de ma mère. Des éditions québécoises, du livre de poche, la collection Nelson, l'*Encyclopédie de la jeunesse* et, derrière la première rangée, d'autres, dont le coffret Andersen, à l'abri. À partir de mes dix ans, maman commença à voyager, et les livres illustrés de voyage, les dépliants et les guides firent leur apparition. Le monde de mon père, les timbres, et celui de ma mère, les voyages, se touchaient presque. Curieuse de la bibliothèque des autres, fascinée par les librairies, je lisais de plus en plus et je m'y perdais.

Miller, Le Clézio, Kafka, Beckett

La première conversation que j'ai eue avec ce Suisse qui écrivait son journal tourna autour des livres et des tableaux. Pour me rapprocher de son âge, et de lui, je m'étais vieillie de quelques années. Un soir, je me souviens avoir fait le chemin du retour en me répétant ces noms : Miller, Le Clézio, Kafka, Beckett, que j'entendais pour la première fois, rue Laval.

J'ai ensuite déniché plusieurs de leurs livres dans les librairies d'occasion, les plus anciens gardiens de ma bibliothèque. *Sexus* de Miller avait été difficile à trouver. En effet, au Québec, au début des années 1970, ce livre à l'Index, Monsieur Tranquille, de la librairie du même nom, me le vendit enveloppé. Une fois dans ma chambre, je vis la couverture orangée de Buchet-Chastel. Longtemps elle détonna au milieu des livres de

poche et des épines claires de « *Poésie / Gallimard* ». Souvent prêté aux amis, durant ces mois où *Sexus* s'absentait de ma bibliothèque, il y était encore. Je pouvais désormais m'en passer, mais je ne le savais pas encore. Plus tard, j'appris à me déposséder de mes livres. Facile de conserver l'esprit de Miller, car le lire donnait un électrochoc.

La carte de visite

Jean-François Nodinot, poète et diplomate français, est décédé il y a quelques années. Nous nous étions rencontrés lors de mon premier voyage en France, en 1974, à une foire de poésie dont mon seul souvenir se réduit à un moulin s'adossant à un paysage normand. Bruit d'eau constant sous la canicule. Quelques tables dressées sous un soleil pesant. Je faisais la découverte de microéditions de poésie, d'éditions plus rares, de poètes portant casquette et verres fumés. En fin d'après-midi, tous ceux qui voyageaient par train se sont regroupés à la gare. La conversation commencée avec Jean-François s'est poursuivie longtemps. Il habitait un appartement rue de Vaugirard, tout près de la librairie de Marcel Béalu, Le Pont traversé. Bien plus tard j'ai compris l'immense privilège de profiter d'autant de mètres carrés, dans un arrondissement situé au cœur de Paris. Ce dimanche de notre rencontre, j'appris qu'il travaillait au Quai d'Orsay. Je n'avais aucune espèce d'idée de ses fonctions, je n'avais pas saisi qu'il était diplomate. Pour moi, il était ce poète qui publiait sous le nom de Dionnot à la Rougerie. Les recueils *Le Fleuve* et *Mésopotamies* pour me souvenir de lui. Après avoir été ambassadeur au Paraguay, il se réinstalla à

Paris, dans un ancien hôtel de la rue de Braque où j'ai dormi sur un divan-lit, ouvert le long de sa bibliothèque. Plonger dans les eaux d'une bibliothèque en retenant le souvenir d'un coupe-papier, d'une carte ou d'un bibelot posé sur le bord, ce regard amoureux, debout face aux livres, je l'ai toujours eu.

J'ai compris que Jean-François occupait de hautes fonctions lorsque, quelques mois plus tard, à la porte de mon logis, le chauffeur d'une BMW noire m'apporta un paquet qui avait transité par la valise diplomatique. C'était *Une passante bleue et blonde* de Joë Bousquet, la première édition. La carte de visite demeure entre les pages: *Je vous embrasse. J'écrirai plus tard. En échange de la Passante vous m'enverrez quelques revues ou romans du Québec.* Le prix s'y lit encore. J'étais abasourdie par la scène, par la valeur du livre, mais plus encore par le geste magique de ce nouvel ami dans ma vie, précédé par Joë Bousquet. La période Bousquet a duré un certain temps. J'avais un autre ami, libraire, spécialiste de livres anciens qui, lorsqu'il allait à Paris, glanait pour moi un titre ou deux.

Fidèlement nous nous sommes écrit, visités et envoyé des livres. Quand Jean-François a été nommé secrétaire, puis ambassadeur de France en Irak, j'ai répondu à son invitation. La résidence de fonction de Bagdad était située non loin d'une palmeraie où l'on allait le soir attendre le coucher du soleil. Dans cette grande maison, ma surprise fut de constater qu'il dormait par terre dans une pièce quasi vide à l'exception d'une planche à repasser et de quelques livres à côté du matelas. Cette vision me renvoyait à mes premières semaines en appartement où je n'avais que deux matelas simples superposés le jour pour faire divan, au bout

duquel il y avait mes vinyles et mes livres. Dans cette maison aux pièces et aux terrasses si vastes, où la mousseline planait au-dessus des baldaquins, je surprenais la vie solitaire de mon ami dans son ascèse, son dépouillement.

Les histoires d'ambassadeurs lues dans Duras me laissaient indifférente. J'étais dans le réel. J'avais peur que mon ami soit un jour tué aux grilles de l'ambassade, car il avait émis à plusieurs reprises cette inquiétude. Avant même que n'éclate une autre guerre en Irak, je portais cette peur. Des années plus tard, par la poésie, par la voix de *Terra incognita*, elle a pu finalement s'exprimer. J'avais perdu de vue Jean-François, il n'a pas eu connaissance de ce recueil, de mon amitié qui vivait à distance, mais je crois qu'il avait senti la poète en moi. Ne m'avait-il pas emmenée en des lieux de ruines, dans le désert, afin que je commence ma marche ?

Degas Danse Dessin

J'ai relu de Paul Valéry ce très bel écrit d'art, *Degas Danse Dessin*, dans l'édition de poche, c'est-à-dire sans les nombreuses illustrations en noir et blanc que comporte la première édition, reprise dans la collection « Idées / Arts » chez Gallimard en 1965. J'ai donc lu cet écrit d'art, accompagnée de ma propre imagerie. À partir du moment où j'ai appris que l'édition illustrée pouvait se dénicher dans l'occasion, je la notai dans un carnet, mais surtout j'en fis part à A. qui a du flair. Quelques jours plus tard, nous nous rendions dans une ancienne maison qui fait boutique l'été et qui, cette semaine-là précédant Noël, ouvrait pour trois jours. Notre

première visite au Chemin détourné nous excitait, à l'idée des trouvailles que nous pourrions y faire, parmi les livres et la brocante.

Accroupi, A. écumait les tablettes. Près de lui, les merveilles s'empilaient. Tandis que, dans la pièce d'à côté, j'interrogeais les objets de porcelaine, leur provenance, la propriétaire tentait de me raconter l'histoire de chacun, malgré l'affluence qui régnait. Soudain j'entendis dans la pièce d'à côté: « Regarde ce que je t'ai trouvé! » *Degas Danse Dessin* illustré m'attendait à Sainte-Émélie-de-l'Énergie. Je ne sais pourquoi ce bouquin rappelle l'odeur que dégageait la Librairie Tranquille. L'odeur de l'encre et du papier ?

« Cheval, danse et photo », le titre de ce chapitre paraît aussi moderne que celui du livre, *Degas Danse Dessin*, tout en variations: *De Da De*. Chaque fois émue par ce dessin de Valéry qui a pour titre *Cavalier*. La tête du cavalier et celle du cheval orientées dans la même direction, la jambe du cavalier presque aussi large que la cuisse du cheval. L'édition du regard, je n'y ai rien souligné, mais je retiens cette phrase écrite bien avant Georges Didi-Huberman: « Les choses nous regardent. Le monde visible est un excitant perpétuel: tout réveille ou nourrit l'instinct de s'approprier la figure ou le modèle, la chose *que construit le regard*. »

Comme beaucoup de lieux que j'ai fréquentés et réinventés dans mes essais, cette boutique n'existe plus. Les objets, les livres s'épuisent dans les bazars de village. D'emblée, ces deux pièces chargées de présence nourrissent la fiction.

Table

Une installation en soi	11
Miller, Le Clézio, Kafka, Beckett	15
La carte de visite	16
<i>Degas Danse Dessin</i>	18
<i>Lettres pour que la joie</i>	20
<i>Hawthorne en famille</i>	21
<i>Arcane 17</i>	23
Camus et Gide	23
Les liens d'ombre	24
Le livre de l'absent	24
<i>Vivre l'orange</i>	25
<i>Vers les icebergs</i>	26
<i>Fenêtres de Manhattan</i>	27
<i>Petits traités</i>	28
Un livre dur	29
Page de garde	30
Être éveillée par Emily Dickinson	31
Jabès fantôme	33
Le chagrin de Tua	34
Vers la lenteur	36
Spirale	37
Cuir de Russie	37
<i>En route / Unterwegs 42 dessins</i>	39
<i>La fabrique du pré</i>	40
Chambre noire	41
Regarder un âne	42
Deux Billy	43
Les catalogues d'exposition de Bram van Velde	44

<i>Matière solaire</i>	47
Vigile	49
Ritsos	50
Haïku, troisième rangée à droite	52
Sous l'oreiller	53
Interpréter un poème	54
Devant les cendres	56
<i>Une voix pour le noir</i>	56
Tenir un livre	57
Vivre un tableau	58
Rendez-vous	60
<i>L'éloquence des larmes</i>	61
<i>Chez Borges</i>	63
<i>De la maladie</i>	65
Warren Woods	67
<i>Histoire naturelle</i> , Herzog et de Meuron	69
<i>Une visite au Louvre</i>	71
Près du Ti Papa Tongarewa Museum	72
Beuys en vitrine	73
L'invitée de Manosque	74
Chambre d'eau. Rêve du 3 septembre 2008	74
K	75
Flaque de lait. Rêve du 12 septembre 2008	78
Unes	78
Porte des Lilas	83
Les Entretiens	86
Pourquoi garder <i>L'engloutie</i> ?	88
<i>Soie</i>	92
La voix de Le Clézio	93
<i>Côté Sud, Côté Est</i>	94
<i>Promenade</i>	96
Clair de lune pour Iwamura	97
Prendre le thé avec Kuma Kuma	99
Quand <i>Demain est écrit</i>	101

Botho Strauss	104
Sur une couverture de Colette.	105
Stèles	106
La flamme est un trait	108
Une pierre dans la main.	111
Deleuze, seul ou avec Guattari.	112
Rilke et Handke.	114
Insectes. Rêve du 17 novembre 2008	115
Fleurs de cendres pour Beckett	116
La Billy du centre.	117
Éloge du papier cristal	118
Souligner dans Merleau-Ponty	119
Ma Clarice Lispector	120
Une couverture pour Flannery O'Connor	122
Saint-Denys Garneau comme un pavé brûlé	124
Le jardin sauvage de Katherine Mansfield.	125
Michèle Desbordes posthume	128
Le dessin d'un nid	130
Quatre grenouilles	131
Visages et visions	132
« Bureau de tabac ».	132
Le bâton du pèlerin	134
<i>Drame statique en un tableau</i>	135
<i>Médecine de France</i>	136
W. C. W.	137
W.	139
<i>L'usage du monde</i>	141
Pensées de Flandre.	142
<i>Remarques sur le dessin</i>	149
Cette main qui avance.	151
<i>Les chambres de bois</i>	153
<i>L'amélanchier</i>	154
Rêve perdu du 14 décembre 2008	154

Les voix d'Antonio Porchia.	157
Après-midi avec Bashô	158
Lire à côté de Saadi Youssef.	159
Fragment de rêve du 17 décembre 2008	161
<i>Oreiller d'herbes</i>	162
Dernières observations.	162
Marraine. Rêves des 20 et 23 janvier 2009	164
Ruines. Rêve du 26 janvier 2009.	164
« Je te dois un monde ».	165
<i>Éclisse</i>	165
Le livre invisible	167
Vieux Frère.	168
<i>Journal de deuil</i>	169
Parler de Montaigne	170
Les mots de Vinci.	171
GRATITUDE.	173

DE LA MÊME AUTEURE

Poésie

- L'amant gris*, Montréal, Triptyque, 1984.
Madeleine de janvier à septembre, Montréal, Triptyque, 1985.
Écrire la lumière, Montréal, Triptyque, 1986.
Comme deux femmes peintres, Montréal, La Nouvelle Barre du jour, 1987.
Notes et paysages, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1990.
Terra incognita, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1991.
Le lièvre de mars, Montréal, l'Hexagone, 1994.
Noyée quelques secondes, Montréal, l'Hexagone, 1997.
Suite pour une robe, Montréal, l'Hexagone, 1999.
La lumière, l'arbre, le trait, Montréal, l'Hexagone, 2001.
La pratique du bleu, Montréal, l'Hexagone, 2002.
Soleil comme un oracle, Montréal, l'Hexagone, 2003.
Une collection de lumières (Choix de poèmes 1984-2004), Montréal, Typo, 2005.
Une pierre sur une pierre, Montréal, l'Hexagone, 2006.
Observations, Grenoble, pré # carré, 2008.

Livres d'artiste

- Incertitudes*, poème, œuvre originale d'Alexandre Hollan, Trans-en-Provence, Remarque, 2007.
Avant la pluie, poèmes, collages de Stéphanie Ferrat, Draguignan, éditions Pavupapri, 2008.
Tricots, poèmes, dessins à la plume de Krochka, Montpellier, Les Cent Regards, 2008.
Nous, paroles inquiètes, poèmes, dessins de Krochka et d'Alexandre Hollan, Montpellier, Les Cent Regards, 2009.
Jour cinq, les noix, poèmes, gravures de Sylvie Lebon, Le Frau, Bélinay, 2009.
Dehors / Outdoors, poèmes, encres de Danielle Loisel, traduction d'André Lamarre, Paris, Signum, 2009.

Essais

- Léonise Valois, femme de lettres. Un portrait*, Montréal, l'Hexagone, 1993.

Interroger l'intensité, Laval, Trois, 1999. Réédition : éditions Typo, 2009.

Bleu de Delft. Archives de solitude, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2001. Réédition : éditions Typo, 2006.

Le livre des branches. Dans l'atelier d'Alexandre Hollan, Orléans, Éditions Le Pli, 2005.

Objets du monde. Archives du vivant, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2005.

La forme et le deuil. Archives du lac, Montréal, l'Hexagone, 2008.

Anthologie

La poésie mémoire de l'art, Trois-Rivières, Art Le Sabord, 2003.

Récits

Tableaux d'Aurélie, Montréal, VLB éditeur, 1989.

Nuage de marbre, Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2006.

Vous êtes invité à consulter le site <louisewarren.com>.

Cet ouvrage composé en Goudy corps 12 a été achevé d'imprimer au Québec
le quatre mars deux mille dix sur papier Quebecor Enviro 100 % recyclé
pour le compte des Éditions de l'Hexagone.



100%





Je suis souvent debout, face à ma bibliothèque, en quête d'une révélation ou d'une apparition. Comme devant un paysage, je médite en laissant mon regard parcourir les lignes horizontales des tablettes, verticales des livres. Rangées de voix, de spectateurs, balcons étagés : ma bibliothèque est un théâtre.

Dans cet ouvrage qui tient à la fois du carnet de lectures, du journal d'écrivain et de l'inventaire, Louise Warren propose une autre forme de l'essai libre. Explorant la diversité de ses rapports aux livres, décrivant les mutations incessantes de sa bibliothèque, elle élabore une sorte d'autobiographie par les livres, un portrait de l'auteure en lectrice. Enfance, jeunesse, études, travail, famille, voyages, création et deuil se lient à des auteurs et à des titres. Dans une composition éclatée, faite de boucles et de cycles, l'essayiste relance l'art du fragment. Sous l'égide de Montaigne et de Borges, l'essai se construit comme un labyrinthe où l'écriture nous emporte, toujours variée, toujours imprévisible. Au lecteur, à la lectrice le plaisir d'aller de découverte en découverte, d'imaginer ses propres attachements. L'attachement au livre comme art de vivre.

Poète et essayiste, Louise Warren a complété en 2008 sa trilogie des « archives » en faisant paraître *La forme et le deuil. Archives du lac*, mis en nomination pour le Prix de la Gouverneure générale. De nombreux prix et d'autres mentions ont salué son œuvre, qui compte une vingtaine de titres.